

Fabrice Blüten

## VAUGELAS ET SA TRADUCTION DE QUINTE-CURCE UN GRAMMAIRIEN TRADUCTEUR

### Introduction

L'histoire des traductions françaises d'auteurs grecs et latins au XVII<sup>e</sup> siècle dite les “belles infidèles”, est maintenant bien connue dans son ensemble, notamment grâce aux travaux de Roger Zuber. Cependant, de nombreuses monographies sur une traduction particulière restent encore à faire pour mieux comprendre ce mouvement littéraire dans ses réalisations concrètes. Les textes traduits étant choisis parmi le corpus des meilleurs historiens de l'Antiquité, l'étude détaillée de la méthode de ces traducteurs éclaire la conception que le XVII<sup>e</sup> siècle s'est faite de la grande prose narrative. De plus, la confrontation du latin et du français constitue un angle d'attaque d'une rare pertinence pour l'histoire de la langue : l'original est en effet une base stable, à partir de laquelle il est possible de savoir exactement ce que l'écrivain français qui le traduit a voulu exprimer, et par conséquent de mieux évaluer les moyens linguistiques mis en œuvre.

A ce titre, la traduction de Quinte-Curce élaborée par le grammairien Claude Favre de Vaugelas (1585-1650) présente un intérêt tout particulier. Publiée de manière posthume d'abord en 1653, puis en 1659 dans un autre état du texte, elle fournit une riche matière au travail d'édition. C'est l'une des “belles infidèles” qui ont connu le plus grand succès, avec celles de Perrot d'Ablancourt. En outre, son auteur n'étant autre que le codificateur du “bon usage”, elle constitue une sorte de monument du purisme tel qu'il s'est instauré dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

## Première partie

### Présentation générale

### Chapitre premier

### Eléments de biographie

Vaugelas est né en 1585 à Meximieux, dans la Bresse, province dépendant encore du duché de Savoie, mais qui passera à la France en 1601. Son père, Antoine Favre, était un éminent magistrat à la carrière exemplaire au service des ducs : il avait fait partie, relativement jeune encore, des premiers personnages de la hiérarchie administrative en devenant à l'âge de cinquante-trois ans premier président du Sénat de Savoie à Chambéry (1610); homme de confiance du duc Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, il s'était vu confier, tout au long de sa carrière, de nombreuses missions diplomatiques. C'était en outre un homme lettré, qui composa quelques ouvrages littéraires. Grand ami de François de Sales, il fonda avec lui (1606) un cercle de réunions savantes baptisé l'Académie florimontane, l'une des préfigurations de l'Académie française.

On comprend d'autant mieux l'excellente éducation reçue par Vaugelas. Avec son frère aîné, il fut placé par son père dans un des meilleurs établissements scolaires de la région, le collège chappuisien. Leur père jouait pour eux le rôle de répétiteur, et, quand ils en eurent l'âge, il les forma lui-même à la pratique du droit. Plus tard, il les emmena dans ses voyages diplomatiques. Les deux plus importants pour Vaugelas furent, en 1600, celui de Rome, où il rencontra l'un de ses futurs confrères hommes de lettres, Bachet de Méziriac, et, l'année suivante, celui de Paris, où il découvrit le monde de la cour. Entre vingt-deux et vingt-trois ans, il put fréquenter l'Académie florimontane. C'est vers cette même époque qu'il fut mis au service du duc de Nemours et qu'il choisit de faire carrière à Paris.

Il participa en 1612 à l'ambassade chargée de négocier le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, au titre d'interprète de l'espagnol. Au retour, il publia sa première œuvre, la traduction d'un ouvrage de dévotion espagnol, les *Sermons* de Fonsèque

(1615). Il put fréquenter les meilleurs écrivains : Malherbe, Du Perron, Coëffeteau, ainsi que la meilleure société du temps, dans le salon de M<sup>me</sup> de Rambouillet déjà, mais surtout dans celui de M<sup>me</sup> des Loges. C'est chez cette dernière qu'il fut remarqué par Gaston d'Orléans, qui le prit à son service en 1626. Il dut suivre le prince en exil après la journée des Dupes. De retour à Paris en 1634, il devint l'un des habitués de l'hôtel de Rambouillet, où il était considéré comme le maître du bon usage. C'est pour cette même raison qu'on le désigna comme membre de l'Académie française dès la fondation en 1635 ; il y dirigea l'entreprise du dictionnaire, ce pour quoi Richelieu lui alloua une pension. Parallèlement, il travaillait à sa traduction de Quinte-Curce et à ses *Remarques sur la langue française*, qu'il finit par publier en 1647. Sans grande fortune personnelle, et mal payé de ses pensions, il mourut pauvre en 1650. Trois ans plus tard, ses amis Conrart et Chapelain éditèrent sa traduction de Quinte-Curce d'après les brouillons qu'ils avaient par-devers eux.

## Chapitre II

### *Les Remarques sur la langue française*

Les *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire* appartiennent à un phénomène de longue durée remontant au Moyen Age, à savoir l'imposition d'un modèle, celui du français parlé dans la région où le roi possédait ses domaines et sa capitale, l'Ile-de-France et Paris. D'autre part, ce livre s'inscrit dans la tradition des ouvrages grammaticaux, inaugurée au siècle précédent par Palsgrave, Geoffroy Tory, Jacques Dubois, Louis Meigret, Pierre de La Ramée. Vaugelas est aussi redevable aux apologistes de la langue française de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Joachim du Bellay et Henri Estienne, dans la mesure où ces auteurs cherchent à mettre en évidence l'excellence du français. Mais ils en prônent l'enrichissement systématique par emprunt ou néologie, position dont Vaugelas se démarque radicalement. Son maître est assurément Malherbe, qui fonde les grands principes de la réforme de la langue française : primauté de l'usage courtisan, refus des néologismes, des emprunts, des mots populaires et des termes techniques.

Les *Remarques* résultent de trente années d'observations et de réflexions. Il est possible de retracer leur genèse grâce au manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal. Entre le manuscrit et l'ouvrage définitif de 1647, un certain nombre de différences apparaissent. En ce qui concerne la présentation, les différentes remarques sont rangées en ordre alphabétique dans le manuscrit alors qu'elles se présentent pêle-mêle dans le texte imprimé. On observe en outre une évolution des idées de Vaugelas : dans le manuscrit, c'est la langue écrite des meilleurs écrivains qui sert de référence, tandis que le texte imprimé confère la précellence à l'usage oral de la cour. Quelques jugements de Vaugelas ont également changé, en fonction de l'évolution inéluctable de la langue : certains mots ou expressions que le manuscrit recommandait sont déconseillés dans le texte imprimé comme étant déjà en voie d'obsolescence.

Les principales idées de Vaugelas se trouvent articulées avec fermeté dans la préface adjointe à l'édition. L'usage de la cour est souverain ; il ne peut s'acquérir que par une longue accoutumance car il est essentiellement oral. Les lumières des connaisseurs en matière de langage ainsi que la lecture des bons auteurs peuvent avantageusement compléter cette formation pour bien s'exprimer. Le bon usage s'établit par l'observation uniquement et non par une analyse rationnelle ; les *Remarques* s'en veulent l'enregistrement fidèle. Il est fondé positivement sur le principe de netteté de l'expression, et négativement sur un certain nombre d'exclusions : la néologie, l'emprunt, la technicité, l'indécence et le langage populaire.

La réforme de la langue incarnée par Malherbe et Vaugelas s'est globalement imposée, même si elle a rencontré quelques résistances, venues des écrivains attachés à l'esthétique littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle (M<sup>lle</sup> de Gournay), à l'humanisme encyclopédique (La Mothe le Vayer) ou au rationalisme (Scipion Dupleix).

L'ouvrage de Vaugelas se prête à un dépouillement systématique : les contenus normatifs des remarques ont été brièvement analysés et classés dans un ordre méthodique (lexique, orthographe, prononciation, morphologie, syntaxe et style) puis par ordre d'apparition dans le texte.

## Chapitre III

### La traduction de Quinte-Curce

Les premières traductions de textes classiques (y compris la Bible) en français s'effectuèrent dès le Moyen Age, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Elles se développèrent au XIV<sup>e</sup>, en particulier sous l'impulsion de Charles V, et se maintinrent au XV<sup>e</sup> siècle. Au XVI<sup>e</sup>, avec l'imprimerie et l'humanisme, les traductions prirent un tel développement qu'Étienne Dolet, dans *La manière de bien traduire une langue en autre* (1540), voulut fixer aux traducteurs une certaine déontologie, et que du Bellay, dans la *Défense et illustration de la langue française*, critiqua vivement cette activité qu'il jugeait subalterne et nécessairement vouée à l'échec en raison de la nature intraduisible du style. C'est un peu plus tard, en 1559, que parut le chef-d'œuvre de Jacques Amyot, les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, où les auteurs de "belles infidèles" du siècle suivant allaient apprendre l'essentiel de leur méthode, qui consiste à restituer très librement les textes anciens pour les rendre aisément accessibles à un public non érudit. Mais, dans l'ordre littéraire, la poésie éclipsait largement la traduction. Celle-ci revint à la mode au xvii<sup>e</sup> siècle lorsque parurent la traduction du livre XXXIII de Tite-Live par Malherbe et l'*Histoire romaine* de Coëffeteau (toutes deux en 1621). Le magistère littéraire de Guez de Balzac et la fondation de l'Académie française apportèrent, l'un, une esthétique de la prose, et l'autre, un débouché de carrière pour les traducteurs. A partir de la publication des *Huit oraisons* de Cicéron en 1638, ouvrage collectif réalisé par les meilleurs traducteurs, la traduction des classiques grecs et latins connut son plein essor, qui dura une vingtaine d'années, période dominée par la figure de Perrot d'Ablancourt; à partir des années 1650-1660, la méthode de traduction libre tomba dans le discrédit, tandis que d'autres formes littéraires apparaissaient (témoin les *Provinciales* de Pascal) ou revenaient en force (la poésie).

C'est dans ce contexte que Vaugelas choisit, pour illustrer ses préceptes dans une œuvre littéraire, d'entreprendre la traduction de l'historien latin Quinte-Curce. Cet auteur était estimé dès le Moyen Age par les lettrés. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, les humanistes ne le considéraient nullement comme un écrivain de second plan. Montaigne le lut et

l'annota avec soin ; au XVII<sup>e</sup> siècle, Quinte-Curce était toujours placé très haut par les érudits, comme en témoigne La Mothe le Vayer dans son *Examen des principaux historiens grecs et latins* (1646). La reviviscence du mythe d'Alexandre le Grand, utilisé sous le règne de Louis XIII pour les besoins de la propagande monarchique, contribua à l'engouement du public pour Quinte-Curce, dont l'ouvrage raconte la vie du conquérant.

La genèse de la traduction de Vaugelas est fort complexe. L'auteur y travailla trente années durant, et ne put jamais se résoudre à la publier. Le manuscrit, à sa mort, était extrêmement raturé et comportait souvent des formulations multiples ; Conrart et Chapelain eurent de nombreux choix à effectuer pour l'édition qu'ils réalisèrent en 1653. Une mise au net postérieure ayant été découverte ensuite, Patru en édita un autre état en 1659. Il existe ainsi deux versions du Quinte-Curce de Vaugelas, présentant de nombreuses variantes entre elles.

Le succès de cette traduction fut considérable. Elle connut de nombreuses réimpressions jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Académie française, en 1719, la soumit à un commentaire critique, au même titre que l'*Athalie* de Racine. Elle fit autorité pendant plus d'un siècle ; il n'y eut pas d'autre traduction de Quinte-Curce avant 1781.

## Deuxième partie

### Edition et étude

L'édition critique, commentée ligne à ligne, porte sur six passages de la traduction, correspondant à des épisodes clefs du récit : 1<sup>o</sup> le nœud gordien tranché ; 2<sup>o</sup> la harangue du mercenaire grec Charidème à Darius, dans laquelle il critique l'armée perse, et son exécution consécutive ; 3<sup>o</sup> la confiance d'Alexandre en son médecin Philippe ; 4<sup>o</sup> le pèlerinage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon ; 5<sup>o</sup> la réplique magnanime d'Alexandre à Parménion qui lui conseillait d'accepter les propositions de paix faites par Darius ; 6<sup>o</sup> le discours des Scythes en ambassade auprès d'Alexandre.

Le bilan des principales observations effectuées dans le commentaire, étayé par des exemples pris dans d'autres passages que ceux qui ont été retenus pour l'édition

critique, permet de mettre en lumière les divers aspects du travail de Vaugelas : la mise en application des *Remarques sur la langue française* dans la traduction ; l'opposition des deux styles, concis chez Quinte-Curce, périodique chez Vaugelas ; la comparaison des variantes, montrant que le texte de 1653 est plus délayé que celui de 1659 ; la suppression des termes techniques ; la tendance de Vaugelas à l'abstraction ; l'adaptation des mœurs antiques au code de bienséance du XVII<sup>e</sup> siècle ; la francisation systématique de l'expression, qui fait oublier que le texte est une traduction ; l'éloge littéraire du personnage d'Alexandre le Grand.

## Annexes

Index des notions critiques utilisées dans le commentaire, ainsi que des remarques de Vaugelas qui s'y trouvent citées. Glossaire de la langue de Vaugelas dans sa traduction de Quinte-Curce.

---

Source : <http://theses.enc.sorbonne.fr/document99.html> (1999)